

« Tout n'est pas possible » : herméneutique et perspectivisme

par *Martine Béland*

Un lecteur pourrait s'étonner de la quasi-absence de Nietzsche dans *L'universalité de l'herméneutique*, le maître ouvrage de Jean Grondin, qui retrace la théorie de l'interprétation et la question de la conscience historique depuis le romantisme allemand. Ce lecteur sera plus encore frappé par quatre mots du deuxième paragraphe, « Nietzsche, le premier panherméneute ». Ces mots font différentes choses. De prime abord, ils qualifient Nietzsche.

Or, vu la thèse avancée par Grondin sur l'universalité de l'herméneutique, le titre de « premier panherméneute » devrait être significatif. Ces mots, pourtant, éclipsent Nietzsche : dans cette histoire de l'herméneutique, qui se propose de préparer une conception herméneutique de la philosophie, Nietzsche est décidément absent.

Ce constat soulève des questions. Une première concerne la substance de l'affirmation : que signifie cette qualification de « panherméneute » ? Une seconde, plus importante, interroge sa présence : comment est-il possible que Nietzsche puisse apparaître dans un tel ouvrage, pour tout aussi rapidement en disparaître ? Ces deux questions sont évidemment liées : si Nietzsche est le « premier panherméneute », pourquoi n'occupe-t-il pas un chapitre dans l'histoire (ou même la préhistoire) de l'herméneutique ?

Nietzsche, « panherméneute »

Des rares passages où Jean Grondin évoque Nietzsche, il ressort clairement qu'il ne le rattache pas à l'herméneutique méthodologique – à savoir celle qui, avec Schleiermacher, veillait à définir les règles de l'art de l'interprétation. Bien que Nietzsche ait précisé des règles de lecture et qu'il ait travaillé à une méthodologie philologique (dans ses cours de rhétorique ancienne, par exemple), son œuvre publiée ne présente pas de traité proposant une méthodologie interprétative au sens classique. C'est pourquoi Grondin évoque plutôt Nietzsche dans le cadre d'une discussion sur l'herméneutique philosophique – à savoir la réflexion fondamentale sur le phénomène de l'interprétation en fonction de notre historicité et finitude.

Le nom de Nietzsche revient trois fois dans *L'universalité de l'herméneutique*. Il s'agit de courtes mentions où le « perspectivisme généralisé » est identifié à l'un des deux extrêmes de la théorie de l'interprétation. Rappelons qu'en voyant dans l'historicité « un ressort positif de l'expérience du vrai », l'herméneutique philosophique, suivant Jean Grondin, occupe « une position intermédiaire » entre le positivisme et la déconstruction derridienne. Le positivisme postule la possibilité d'un accès pur au sens transmis par le texte (c'est-à-dire l'accès pur à une « vérité définitive », entreprise qui demande une méthode), tandis que la déconstruction cherche à « maintenir l'universalité du perspectivisme que Nietzsche a imprégné à la conscience philosophique ». Ce « déconstructivisme » débouche sur « une destruction du concept de vérité » et ainsi, sur le « relativisme nihiliste » dont Grondin souhaite montrer qu'on ne peut l'associer à l'herméneutique sous peine de malentendu : « Taxer de relativisme la compréhension à chaque fois "autre", parce qu'enracinée en des individus différents, c'est en rester à une perspective purement externe. » Externe, ici, signifie externe au texte : il s'agirait d'une perspective purement subjective, celle de l'interprète lui-même – plutôt que de la perspective interne, celle de l'auteur, qui est condition de possibilité de l'objectivité. En bref, en entraînant la déconstruction de l'idée même de vérité, le perspectivisme généralisé entraînerait le relativisme et empêcherait du coup la possibilité même de l'atteinte du sens. L'objet qu'est le texte ne pourrait alors plus offrir de « "résistance" aux interprétations qu'on pourrait vouloir en donner ».